



ENTRE IMAGES  
*l'image vivante, l'image morte*





Mieriën Coppens  
LUCA School of Arts 2016-2017  
mémoire de fin de master





entrevoir (an-tre-voir) v. a.

1. Ne voir qu'imparfaitement, sans bien distinguer.  
Entrevoir un objet à travers le brouillard, dans l'obscurité.

entrevoir (an-tre-voir) v. a.

2. Ne voir qu'un moment. Je n'ai fait que l'entrevoir.

entrevoir (an-tre-voir) v. a.

3. S'entrevoir, v. réfl. Avoir une rapide entrevue. Ils s'entrevirent dans telle maison.

entrevoir (an-tre-voir) v. a.

4. Se rendre mutuellement visite.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> LITTRE É., "Entrée 'entrevoir'" in *Dictionnaire de la Langue Française*, consulté le 2 mai 2017







à la paume d'une main

\*

“... individus, réunis en peuples dans le noir, faisaient brûler leur imaginaire pour réchauffer leur réel – c'était le cinéma muet... ils ont fini par laisser la flamme s'éteindre au rythme des conquêtes sociales, se contentant de l'entretenir à petit feu – et c'est le parlant, et la télévision dans un coin de la pièce.”<sup>2</sup>

5

---

2 GODARD Jean-Luc, cité *Dans la Chambre de Vanda Conversation avec Pedro Costa*, Editions Capricci, Nantes, 2008, p. 35







En passant par hasard devant la fenêtre, j’entends...

“Je préfère mourir ici” !!





On regarde un cinéma,

8

on regarde des personnages qui nous regardent déjà.

\*

Entre le crépuscule du jour et de la nuit du film,  
l'image vivante et l'image morte...

\*

Il y a comme un manque d'air et de lumière qui les étouffe.





\*

On regarde un cinéma, on regarde des personnages qui nous regardent pendant toute leur vie.

\*

J'ai envie de rentrer à l'intérieur d'un film. D'avoir la possibilité de montrer une forme qui fait écho à une incertitude, à une vibration.

\*

9

Une image vivante nous montre une autre vie. Elle nous ouvre un espace sans vérités, dépasse les frontières pour s'installer précisément dans l'interstice.

\*

Entre.





\*

L'image morte ne m'explique rien, elle me pose des questions. Elle me montre qu'il y a de la place pour vivre, pour construire et continuer.

\*

L'homme qui creuse sous terre, qui travaille dans le noir et qui doit vivre dans un village souterrain,

10

\*

Le mouvement du temps s'installe sur un chantier, par ses jeux de lumière.

\*

Le béton collé aux nuages, le son des outils qui démolissent le paysage précédent. L'âme de l'homme visite le chantier le soir.





\*

Des cadres, des lumières, des ombres qui se rencontrent à nouveau. Les espaces changent au gré de la construction, les murs aussi, et les ombres – déployées dans le temps du chantier – valsent silencieusement.

\*

Un film peut se construire avec l'idée d'être complet. Mais pour moi, le film doit rester incomplet – une image noire n'est pas nécessairement vide.

11

\*

Dans le noir, le noir reste noir.

\*





Commencer avec un matériau de base et puis tenter d'arriver à une impression d'immensité. Chercher les fondements dans l'esquisse, une forme élémentaire, avec les briques, les outils, la répétition, le rythme, les sons, le montage, la diversité des documents qui créent ce film. Les chapitres sont les retrouvailles de choses importantes dans ce noir. Des yeux qui brillent, des traces de corps, de visages, en gros plan.

\*

Le film invite à regarder, à s'approcher des visages méconnus et soi-disant sans nom. J'espère que le film pourra conserver des traces de vie, même fragmentaires. Le cadre du film sépare le monde clair du monde obscur par un témoignage d'existences. Pour voir des portraits hors de l'ombre, il faut passer par l'ombre.

\*

L'ombre n'est pas morte. Elle fait partie de la lumière.

\*





La construction d'un film,





\*

Je n'ai pas encore obtenu l'accord pour apporter les outils et commencer à regarder, à mesurer les lieux.

\*

La désespérance du présent, la disparition de l'identité d'hommes et femmes et la disparition du temps dans le temps lui-même. Le film est entouré par du noir. Les visages effacés sont éclairés à nouveau. Une urgence de montrer la stagnation.

14

Ce n'est pas un film urgent, mais il m'est urgent de le faire.

\*

J'attends une rencontre,

Le hasard.

Il y avait quelque chose de sérieux qui a touché mon côté enfermé, solitaire, un appel vers d'autres. Je vois un monde en mouvement, des gens et leurs yeux brillants. Se réconcilier avec un pays, une langue, en reconnaissant leur importance. Montrer comment ils vivent, isoler une image





et la soustraire à l'usure.

\*

Sans difficulté, on doit vivre.  
Vivre est facile, mais vivre... est difficile.

Faire un film est difficile, il faut poser des choix, l'un après  
l'autre...

\*

15

Au creux, je découvre une présence qui me rassure quant à  
mon regard.

\*

Quand je travaille à mon film, j'essaie d'atteindre les  
images des autres, de les réactiver mais aussi de les prendre  
isolément. Et sans doute aimerais-je inviter l'audience à les  
voir aussi.

\*





J'aime l'idée que le film continue à vivre. Si tu revois le film, les gens ont peut-être changé, leur sourire sera peut-être différent.

\*

Avec le cinéma, on est en train de créer d'autres mondes, qu'on voit et qu'on ne voit pas.

\*

16

Une attente indéterminée devant un film.  
Avec l'envie de retrouvailles.

\*

Le film est éveillé dans son propre corps. Les images et sons continuent à vivre hors du film, en tant que figures errantes, sans cesse en mouvement mais dans les mêmes conditions.

\*





Le film pourrait être une lettre envoyée mais sans destination. Elle revient me voir et me montre des choses que je n'avais pas vues.

\*

Le film est calme, il décide de pas tout montrer, et surtout pas le monde tel qu'on l'accepte.

\*

Le film se situe entretemps entre images – espaces non illuminés dans un immense bâtiment. Les seules pièces sans lumière sont habitées par des corps fantômes. Ils errent dans l'obscurité, survivent grâce à la lumière qui entre brièvement par les fentes des murs. Ils sont comme absorbés par ce qui semble ne pas vouloir les montrer.

17

\*

L'obstacle s'est placé devant la source de lumière. La lumière a toujours brûlé dans sa pièce habituelle, mais a toujours été éteinte par l'obstacle.





Il Pleut,

\*

18

Le soir, il fait noir

Du jour à la nuit se crée une dégradation dans le ciel. Quand le soir tombe, le sommeil s'empare de moi tout à coup. Je tombe moi aussi dans une sorte de fatigue accumulée que je tente de retarder en allant au cinéma.

Nulle part on n'est seul, même pas au cinéma. On est toujours proche de quelque chose ou de quelqu'un, un ami, une table près d'une fenêtre, une odeur, ou un film.

\*





Le film absorbe le sujet ou essaie d'absorber le sujet.

\*

Je ne vois rien que du noir dans la nuit, mais peut-on voir le noir en tant que paysages sombres, chambres secrètes où toutes choses sont cachées, oubliées... profondément enfouies dans ces trous immenses ou minuscules, microscopiques ?

\*

19

Un sentier émerge dans le brouillard. J'hésite un instant, je croyais avoir vu le paysage, avoir vu le temps.

\*

Un sentier émerge dans le brouillard. Mais le temps a déformé le paysage.

\*





Les vérités du temps s'enfouissent dans les terres froides.  
La seule trace de ce temps, c'est ce paysage tel qu'on le voit  
maintenant.

\*

Mon souvenir, le temps qui passe, la transformation, mon  
retour. Chaque fois que je reviens. Chaque fois que je suis  
témoin d'une transformation du paysage en mon absence,  
je suis surpris.

\*

20

Quand je quitterai le pays, je serai ailleurs.

Mais quand je reviens après de nombreuses années et que  
je suis face à la maison, puis-je y voir ou sentir un temps  
perdu, le temps que je n'ai pas vécu ?

Les lumières sont encore allumées, mes parents n'y vivent  
plus. Quand je regarde la façade, je vois que le temps  
attaché à ma mémoire a stagné.

\*





Le temps mourra peut-être un jour, lui aussi.



\*

Dans tous les lieux où je passe, je cherche un visage, un paysage silencieux, qui ne vieillit donc pas. Comme l'abstraction d'un sentiment.

Un regard et un intérêt pour de l'espace dans une mémoire, où le temps puisse être pensé, finalement.





\*

22

Tu seras toujours juste, puisque tu ne parles plus. À vrai dire tu parles encore, par ceux qui, comme moi, te font revivre et te questionnent. Nous entendons tes réponses, dont nous admirons la sagesse. Mais si les faits donnent tort à tes conseils, nous nous accusons de les avoir mal interprétés. À toi les vérités, à nous les erreurs.  
– Édouard Levé <sup>3</sup>

\*

---

3 EDOUARD Levé, *Suicide*, Pol éditeurs, Paris, 2008, p. 12







Je ne te vois plus, toujours... plus

C'est après la fête qu'il est tombé et s'est baladé en flottant sur le fleuve pendant trois semaines. La mort de son corps précieux, noyé loin d'ici.

\*

Je ne te vois plus, toujours plus. Il fait noir, c'est peut-être pour cela que je ne te vois plus ?

\*

24

A l'endroit où son corps s'est noyé résonnent nos pleurs dans l'eau qui s'écoule. Un jour le fleuve sera rempli.

\*

Je te reverrai donc plus ? Je me le demande souvent.

\*





On peut se noyer dans un film,

\*

Un regard, un intérêt

Le regard est partout, il se perd. Il est en mouvement jusqu'à la fin d'un film ou d'une vie. Il ouvre les yeux dans le film lui-même. En salle, ils peuvent même se fermer.

\*

25

Je ne ferme pas souvent les yeux, j'ai besoin de voir.

\*

C'est la (même) vie qui dort et qui se réveille par l'oeil.  
C'est la vie (même) qui dort et qui se réveille par l'oeil.

\*





Au cinéma, je peux dormir dans l'image. Mes yeux s'ouvrent sur le film lui-même. Si je m'endors, c'est comme si je continuais pourtant de voir le film, les yeux clos.

\*

Les yeux s'ouvrent dans le film lui-même. En salle, ils peuvent même se fermer.

\*

26

Momentanément, l'interstice, la différence.

L'espace entre.

Entre images

\*





Le cinéma que je pourrais appeler 'entre images' se développe lentement lorsque l'image se noie dans un noir profond – entre des images noires ou dans la salle noire. Le noir garde chaque image à l'abri et tente de se souvenir de ses propres lumières.

\*

Il accentue l'accès à l'écran, la profondeur de l'image. On peut parler du noir comme d'une couleur sombre qui a été éliminée par l'obstacle devant la source qui l'éclaire. Mais ce noir n'est pas juste l'obscurité. Il peut être une pause dans un film, un espace, un souffle, il existe. Il nous donne plutôt l'envie de regarder profondément pour y trouver des objets perdus, éloignés de la lumière et peut-être en danger. Cela peut être un écart entre images, entre les plus pauvres et les plus fortunés.

27

\*

Une image noire n'est pas vide. Elle est une vue sur l'infini.

\*





Mais c'est comme si le noir examinait mon imagination. La salle noire éprouve ma patience à chaque instant. Une bataille entre l'écran éclairé et le silence de la nuit.

\*

Un paysage non surveillé ne s'éteint pas, il continue à respirer et à évoluer dans le temps

– où il meurt.

28

\*

Ce voyage solitaire entre images – éclairées ou non – m'emmène loin d'ici.

\*

La lumière projetée n'abandonne pas les images. Les images ne résistent pas toujours à la lumière forte, mais elles sortent la nuit pour se balader dans nos pensées, le soir quand on écrit, lit ou dort.





\*

Une forme qui fait écho à la présence de l'humain – sans nom et sans visage. Qui propose de voir une image différente – des vies différentes.

\*

Filmer l'espace entre les gens, voir ce qu'il y a entre les gens, jeunes et libres, je me souviens de tout et de rien.

\*

29

On voit un désir projeté sur un mur, une forme d'amour qui existe et qui ne cesse jamais.

\*

L'image m'éclate dans les yeux, elle disparaît et réapparaît en tant qu'image morte. Elle continue à être présente mais ne respire plus. Le montage traite son mouvement et lui apprend à respirer à nouveau. L'image reproduit son mouvement jusqu'à ce qu'il s'épuise, pour un court instant.





\*

Quand l'image disparaît pour toujours, l'image morte meurt à nouveau et ne bougera plus jamais.

\*

Quelle est l'image que je vois si je parle d'une image vivante ? Je la vois vivre. Je pense que c'est l'image qui vit en moi, résonne et continue de m'accompagner, au-delà de la salle de cinéma. L'image morte est l'image que je ne *vois* pas, mais que je regarde pourtant avec autant d'attention. L'image vivante est peut-être une approche de la durée. Une image fragile.

Fais en sorte que les choses reviennent.

\*

Comme un corps caché sans avenir à la lumière et qui s'évapore dans les ombres parmi nous. Que retrouve-t-on entre images ?

\*





Il rentre à l'intérieur des poumons de l'image pour y rester, pour y respirer, prendre l'air, dans un nouveau temps, une nouvelle vie ou une réflexion de ta propre vie. Avoue ta solitude, et respecte la présence des autres.

\*

Une lutte à travers les images, non pas par la manifestation et le bruit, mais par une fatigue. Une sympathie, une grande confiance, sans éclat, sans fin d'histoire. Un rassemblement ou attachement solitaire ou collectif. Somnifère ou

\*

31

C'est juste un jeu de regards. Un langage.





\*

Quand on regarde, on ne se s'échappe pas des choses, on recommence. A chaque instant on recommence notre vie et on enferme les regrets.

On regarde d'une nouvelle façon les mouvements de l'homme qui emportent parfois le mal ailleurs, souvent vers d'autres hommes.

\*

32

Dans la salle de cinéma, je suis 'ici' et 'là' – être 'là' dans le film, mais rester 'ici' dans la réalité. Le monde qu'on ne voit pas est toujours le même monde que celui qu'on voit, mais on ne le voit simplement pas. Ca m'angoisse un peu quand j'y pense. La salle devient noire, mais elle est toujours là. Je me perds dans l'histoire d'un film, je me perds moi en tant que jeune homme doté d'un corps, d'un passé et peut-être d'un futur. Je perds un moment précis, le maintenant. J'oublie que je suis dans une salle, j'oublie que je suis triste aujourd'hui, car nous sommes le 8 janvier, cela fait exactement dix mois que j'ai perdu mon ami. J'oublie d'être encore aussi amoureux de la fille. Le maintenant s'évade de plus en plus, mais il revient et tu le sais.

Souvent je me mets pas trop près de l'écran, pour avoir une distance entre le film et moi. C'est à ce moment là que je





peux choisir d'oublier mon entourage ou pas, car je regarde quelque chose de très réel, un cadre, une projection. Je sais que la vie continue, et que dehors il pleut, le soleil s'est presque couché, la première phase du crépuscule commence, mon frère m'attend dans un bistrot en jouant aux cartes, mon vélo est mouillé, je suis à la fin de mon film.

Arrêtons un moment.







\*

Le cinéma me reste à l'esprit, son corps devient de plus en plus grand, et sa forme indéfinie, diverse et parfois invisible. Le cinéma ne m'a jamais quitté, et je confirme sa présence par son histoire. Je pratique le film tel que je le vois par mes yeux et touche avec mes mains, je l'écoute avec mes oreilles et le questionne par la parole. Je découvre ses racines immenses à travers le temps, à la lueur d'une nuit. Il s'agit ensuite de retrouver la beauté des corps illuminés mais qui disparaissent par la matière usée.

\*

35

Dans un film comme dans la réalité, la vie est toujours en mouvement. Circulant du jour à la nuit. Le cinéma m'incite à mémoriser le détail d'une image pour chaque film. D'être conscient des images en tant qu'images. Etre prêt à les oublier fait partie du jeu.

\*

Le cinéma vole ma journée. Il vole mon sommeil et me réveille.





\*

Quand un film touche à sa fin, il commence à se voir dans son entièreté – une vie. A l'intérieur de ce film se trouvent des images. A l'image de ces images, des vies palpitent. A l'intérieur de ces vies se meuvent des corps, des organes, un coeur qui un jour s'arrêtera. Le film s'arrêtera plus tôt ou plus tard.

\*

36

Le cinéma me montre le reflet d'une autre vie.

\*

Commencer à écrire dans le livre de poche. Avec un passé du livre même, plus loin dans le temps, le personnage 'je' est un jeune homme qui essaie de voir le monde par le cinéma et qui finalement y rencontre des objets perdus que réanime la lumière.

\*





Les mots s'effacent quand je les prononce. Lorsque j'ouvre un livre, ils tombent à côté de mes feuilles. J'essaie de les retrouver en feuilletant les pages du livre. Les mots écrits se mélangent et créent une confusion dans l'ordre du souvenir en étant conservés dans une mémoire qui coule hors de l'image.

\*

Je ne suis pas sûr, mais je crois avoir oublié l'idée de ce petit livre.

Sans doute aucun mot de mes notes ne trouve-t-il sa place ici. Chacun de ces mots est à la fois prêt à exister pour l'éternité et prêt à disparaître.

37

\*

Sans doute sont-ils à la fois proches de la lutte et de la mort. Les mots me résistent parce que je crains leur piège. Ils s'attachent à tellement d'autres choses, à d'autres personnes, à leur sens. Ils s'usent, semblent avoir la volonté d'être libres, de creuser sous ma feuille blanche. Ils se ressemblent, s'explorent entre eux, déploient leurs facettes... Ils me parlent d'images mais parfois les oublient et m'en montrent d'autres.





\*

Le mouvement de l'écriture à l'infini. Un frisson de la pensée – de la tête ça coule par le cou, la nuque et ça plonge le long de la colonne vertébrale, ça s'infiltré dans la moelle épinière, par le bras, le poignet, et les idées s'échappent : elles s'arrêtent à ma main, ma main les freine.

\*

Le graphite marque les sillons de ma peau, mes doigts luisent un peu. Ma main se paralyse, mes pensées se sauvent hors du carnet. Jusqu'à ce que ma main devienne invisible.

\*

Quand j'oublie que j'écris,  
Quand on oublie la main,

la main devient invisible et cesse de bloquer l'entrée des idées à l'écriture. Absente, les idées jaillissent, se multiplient et chaque pensée errante trouve une forme, un endroit, ses dimensions propres.





\*

Écrire, ce n'est pas évident. Tu penses, tu vois des choses, tu entends des sons, l'écran s'élargit en écoutant.

\*

L'écriture n'a pas besoin de sujet. L'écrit, simplement nu, suffit.

\*

39

Une force se pose sur les mots écrits qui se baladent, hors pistes, sur la feuille et rencontrent d'autres mots, d'autres voix, langues. Comme dans le cinéma, les dialogues ne parlent pas nécessairement du sujet du film.

\*

Dehors c'est l'automne, à l'intérieur donc aussi.





\*

Les instruments que j'écoute s'accordent aux sons du feu dans la pièce. Le souffle des bois passe par la mer, l'autoroute, les forêts et cogne sur ma vitre avec le poids d'une feuille morte. Au son subtil, je tressaille dans le silence de l'environnement imposant. Une feuille brun-roux, légère comme une plume, s'abat sur la terre froide. Je la prends et l'installe sous les arbres de l'automne. Les feuilles mortes sont empilées les unes sur les autres. L'arbre, grand et vivant, s'attache encore à des milliers d'autres feuilles et en relâche toutes les heures quelques unes.

40

\*

L'automne – les feuilles mortes s'envolent,  
quelque part...





\*

J'entends ta voix, en creux.

Je ressens la chaleur, le froid, mes pieds tremblent.

Avec qui vais-je passer la soirée ce soir ? Que vais-je  
manger ?

41

\*





Je suis désolé je vais encore te laisser, mais je ne vais pas te  
laisser tomber.

\*

J'aime quand j'oublie d'aimer. Le moment précis où ça  
s'arrête. J'aime de ne plus, de ne pas aimer.  
Donc j'aime toujours. A la césure.

\*

42

Un amour qui ne grandit plus... mais qui pourtant continue  
d'exister lorsque l'on entrevoit l'autre.

\*

Mon regard change.

J'arrive à admirer une chose, quelque chose, après l'avoir  
tellement vue. Je parviens à l'aimer même si elle me reste  
méconnue.

\*





J'ai oublié de penser à la personne dont j'étais amoureux.

\*

J'aime une personne qui n'est pas là, pas ici, mais dont le nom est écrit sur ma feuille.

\*

Beaucoup de gens se sauvent-ils pour ne pas vouloir ressentir la douleur du doute à l'égard de leur propre vie ?

43

\*

Quand j'étais petit, mon père me serrait souvent la main, comme opa son père le faisait avec lui. J'ai souvent interprété les codes différemment, mais peu à peu ils me sont apparus plus clairement.

Serrer la main une fois, ça voulait dire que mon père est là, bienveillant, qu'il te sent.

Deux fois, ça appelle le regard. Dans ses yeux, je voyais alors un futur qui me bousculait un peu – avec la peur latente d'un jour perdre quelqu'un que j'aime.

Trois fois, ça voulait dire qu'il aime son fils. Ou qu'il aime





tout simplement..

\*

Un désir qui relève l'envie et les couleurs et qui protège  
mon insouciance !

\*

44

Sans difficulté, tout change. Sans précision, tout est  
simultanément en mouvement. Nos actions participent elles  
aussi au changement, sans s'en apercevoir. Sans difficulté,  
tout change.

On grandit.

\*

Il faut bien s'en persuader : le monde qu'on voit est le  
même que celui que l'on ne voit pas.





\*

le jour, le jour et puis la nuit.

La nuit survient chaque nuit, presque toujours à l'heure.

\*

Un temps qui ne passe pas, mais qui court, ou qui marche.

\*

45

Je réfléchis, pars et retourne. Mes angoisses de la nuit résistent à la fatigue.

\*

Regarder les choses, regarder vers le bas, voir un sol couvert de traces imprimées dans la terre. Un effort pour comprendre le temps, le temps passé.





\*

Je sens que j'apprends à regarder,  
à sentir que je regarde à travers mes yeux. Ils savent se  
fermer lentement. Les mots sur le papier essaient de  
s'accorder aux images voilées par des centaines de lumières  
mais en même temps nous empêchent de voir dans le noir.

\*

Cela peut me faire du bien d'écrire, du bien-être créé par  
l'encre sur le papier.

46

\*

J'écris à la main, ma main me fait mal. Elle est assommée  
par les mouvements répétitifs, le frottement des atomes  
collés aux paumes des mains, qui dansent sur la feuille lisse  
et composent une histoire sans critères logiques et justes.  
Seuls existent les mots se mélangeant entre eux.

(Je crois profondément à la présence de certaines personnes  
à travers des mots qui se répètent.)





\*

Mes phrases apparaissent une fois, s'installent ou déménagent vers un autre temps, une autre page, vers le sud du livre, loin du froid. Elles se trouvent elles-mêmes un peu plus loin à nouveau, au fond de nulle part, prêtes à retrouver la main qui les a tracées, qui fait vivre les mots et qui les efface.

\*

La main qui écrit n'a aucune solution. Elle propose juste une relation de mots, un rapport entre images oubliées.

47

\*

Je me sens attaché à ces pensées, je ne peux pas oublier.

\*

Attendre à une table à l'extérieur et écrire. Mais surtout, attendre.





\*

attendre.

Qu'une connaissance ou un individu s'arrête à ta table.  
A cet instant précis, il faut juste finir le mouvement de ma main qui se pose sur la feuille. Un dernier trait et les mots écrits se mettront à vivre en tant que phrases ou textes, ceux qui ne l'ont pas été finiront par disparaître entre mes mains, entre images, entre vies. J'espère ne plus jamais les retrouver.

\*

48

je t'attends  
je préférerais partir par l'écriture à un endroit où la vie  
que j'ai vécue jusqu'ici n'existe pas  
où je ne serais pas obligée de perpétuellement travailler  
sur mon angoisse, mes échecs, mes espérances déçues.  
j'aimerais te parler doucement, tout doucement, afin  
que tu sois obligé de venir tout près de moi, et je  
parlerais dans une langue qui te semblerait étrangère,  
ou peut-être uniquement sous forme d'images, et tu  
n'aurais rien à identifier, car je serais là et ça te suffirait

\*





Je traverse un chemin qui entoure un profil, un grand trou,  
un fossé noir. Un reflet de soleil qui se dépose juste à côté.

\*

C'est la vie qui dort et qui se réveille par l'oeil, le regard qui  
accepte son environnement. Une voix qui chante comme le  
vent qui l'emporte.

\*

Je comprends des détails, des moment précis qui  
m'appartiennent, en les regardant. Je vois des gens qui  
attendent un passage vers un futur proche.

49

\*

Par l'embrasure de la porte, je vois une pièce remplie de  
visages vivants, un monde clos.

Une prison qui cache son nom,





\*

« Des nouveaux tous les jours, des expulsions tous les jours, des libérations rarement. »

« On ne peut pas toucher les vitres sinon l'alarme se déclenche, on n'a pas d'interrupteur; c'est eux qui décident quand on éteint les lumières, c'est dur. »

– Echos des centres fermés, *Getting the voice out*

\*

50

Je distingue des cicatrices dans les images noires, comme si l'image y avait toujours été présente, mais le paysage se modifie par son obstacle devant la lumière du jour. L'homme caché dans cette ombre ne s'est pas caché lui-même, il a été contraint d'y vivre.

\*

Voir un ami pleurer,





\*

« Huit sans-papiers sont monté-e-s sur deux grues à Bruxelles. La majorité d'entre eux est sur le sol belge depuis plus de 10 ans.

(...)

Epuisé-e-s après 2 nuits et une 3<sup>ème</sup> journée au sommet de la grue secouée par le vent et la pluie, 4 personnes ont décidé de descendre de leur plein gré.

(...)

Beaucoup [d'entre eux] ont ici femmes, enfants, travail depuis des années et vivaient une vie 'normale' mais souterraine et limitée vu leur absence de papiers. »

– Getting the voice out, 26 nov 2015

51

\*

L'homme qui creuse sous terre, travaille dans le noir et doit vivre dans un village souterrain.

Je lis tes lettres, je te remercie pour ta grande confiance. Les choses ne sont pas toujours saisissables. Tes phrases, et l'espace minuscule qui se trouve entre elles, ne me donnent pas assez de temps pour réfléchir. Mais tu t'exprimes. Telle est la raison pour laquelle tu m'écris, et tu le fais d'une façon très honnête. Personne ne peut te conseiller quoi faire, car tu le sais, tu vis.





\*

Tout me semble si éloigné et bruyant, on dérange la solitude violemment par

\*

Les bruits le long des couloirs.  
Les bruits des longs couloirs me font frissonner.

\*

52

L'homme qui a découvert une montagne. L'homme qui découvre une montagne. Qui cherche l'équilibre dans la distraction admirative.

Un souvenir troublé, un sac de couchage, des allumettes et deux paires de chaussure. Et puis la montagne. Il est fidèle à la beauté du silence. Il ne parle plus. Il a un oeil faible qui éprouve des difficultés pour regarder. En marchant, il pressent sa place dans ce monde – où il est capable de mourir s'il est sûr de ne plus pouvoir penser sous terre. Il a peur que le monde continue de s'époumoner et qu'il ne puisse pas s'endormir à cause du bruit.





\*

Je retiens un visage et je le regarde. Je regarde ce visage comme s'il était indivisible. Le visage m'invite à regarder face à l'inconnu. Le regard du visage le voit aussi. Je vois ces yeux ouverts qui fixent son passé et le vident. Ces yeux ignorent le futur.  
J'aime ce visage.

C'est juste une image qui me montre une faiblesse, un manque, une guerre contre les puissances.

\*

53

Je sens que j'apprends.





Un homme, originaire d'Azerbaïdjan, détenu au centre fermé pour étrangers de Vottem, est décédé ce matin.  
2 février 2017

Mort au cachot.





\*

« Il faut faire quelque chose Madame avec vos politiques de merde »

« Un homme a perdu sa vie avec vos politiques de merde Madame »

« On n'est pas des animaux Madame »

« Ils vont continuer à tuer comme ça ? »

« Vous allez bouger quand, vous les Belges ? Combien de morts faudra-t-il ? »

« Ici ce matin les gardiens mettent la musique à fond et essaient de nous distraire. Ils ne respectent rien madame, même pas les morts. »

Paroles des détenus suite à cet assassinat.

– Getting the voice out, 2 mars 2017

55

\*





\*

Je te reverrai donc plus ? Je me le demande souvent.

\*

Comme une question qui ne s'évade plus et qui reste prisonnière dans ma tête.

\*

56

L'attente.

On y retrouve un silence. La masse en silence nous rappelle toujours une injustice.

\*

Un film sur un présent déçu et sur la disparition du temps dans le temps lui-même.





\*

Si je veux faire un film sur l'ombre, il faut que je trouve un sujet qui soit lui-même dans l'ombre – et les sans-papiers sont dans l'ombre.

\*

L'intérieur du film les met-il à l'abri, en espérant ne pas les faire souffrir davantage ?

\*

57

Etre trahi par les images, par des vérités déçues, à l'intérieur ou hors de l'image,

\*

Un monde caché, un film ou une maison perdue qui soupire pour être retrouvé(e).

\*





L'image que je n'ai jamais voulu voir, ou l'image que j'ai toujours attendue. L'image qui devient un lieu et qui me propose d'y dormir, me reposer dans cette image vivante.

\*

Je retiens des visages que le cinéma m'a proposé de voir et de considérer avec intérêt.

\*

58

J'aperçois la vie de tous les jours par l'oculaire. Tout s'approche de la mort en passant par la vie.

\*

Le film a sa propre vie, il peut s'arrêter devant nous, on continuera à le regarder.

\*





Je vois un changement de contraste, la clarté qui s'amoin-drit.

Le noir croît,

\*

Je me constitue une mémoire intime, mes yeux se nourrissent d'histoires de la salle noire.

\*

A propos du vide

59

A propos du vide je n'ai rien à dire, mais je n'ai que cela à dire. Mes mots ne peuvent pas se noyer parce qu'il n'y a pas d'eau. Ils ne doivent pas s'attacher à un contexte parce que soi-disant il n'y en a pas.

\*

Mettre en lumière la vérité d'une chose.

\*





La salle de cinéma nous offre la rencontre du son et de l'image qui ne se touchent pas vraiment. C'est à dire qu'ils se tiennent par l'espace, ce lieu commun qui les unit sans pour autant être en accord.

\*

Jusqu'à présent je n'ai pas pu trouver une définition du cinéma. Je pense à un autre cinéma, à celui qui subsistera toujours.

\*

60

Des pensées d'autrui qui viennent m'interpeller comme des messages que je repère entre les images.

\*

Quand mon imagination s'en mêle, les images perçues deviennent les miennes. Mes images. Elles s'accrochent à la mémoire ou elles s'en évadent.





\*

Mais j'aime honnêtement croire que rien n'est défini.

\*

J'ai envie d'entrer à l'intérieur d'un film, et de dormir dans une image, que cela m'offre la possibilité de regarder l'extérieur à nouveau.

\*

61

Les choses ne sont pas toutes si saisissables, ici. En étant dans une image, que voit-on donc à l'endroit du cadre ? Un mur ?

J'entends les bruits des autres qui passent à côté de moi. J'ai envie d'arrêter d'écrire.

\*

Ces écrits sont une recherche du rapport entre les images que je vois ou que je réalise, et mon regard qui s'installe 'entre images' – soit en me glissant dans ce qui les sépare





soit en pénétrant en leur sein.

\*

Les promenades sauvages. Avec une route de simple retour.  
Je tremble quand j'écris. Je sens ma propre personnalité qui  
longe mon corps et qui plonge dans une profondeur rouge,  
qui s'écrit.

\*

La forme n'est présente que lorsqu'elle bouscule quelque  
chose. Elle permet de saisir un monde en mouvement. Elle  
peut raconter des mêmes histoires, mais autrement et  
ailleurs : d'autres images, d'autres sons, d'autres  
relations... Eléments d'un tout, instruments qui jouent





ensemble leur propre partition.

\*

Ce carnet rempli de petits fragments, de vie, de mensonges,  
de mots désespérés.

\*

Milles notes menottées,

\*

63

résister à la fatigue





\*

La façade est trempée et semble tomber en ruines. Un léger tremblement de la main rappelle avec précision l'état des choses, les cheminées écroulées, les murs couverts de gouttes d'eau. Le monde – secrètement grand – perd son équilibre.

\*

Ma plume en mouvement, qui glisse sur la feuille lisse de mon vieux carnet, est condamnée à respecter le texte, les règles de l'encre.

64

\*

Les poutres noires, brûlées, prêtes à se transformer en cendres grises. Les murs touchés par les grandes flammes forment un nuage légèrement violent qui mène à la folie.

\*

Regarder les choses, regarder vers le bas, voir un sol couvert de traces imprimées dans la terre. Un égard au





temps, au temps passé, au rythme des choses.

\*

L'écran est entouré par le fond noir. Chaque image reste une image, elle se décompose avec le temps, elle est comme avalée, elle tombe comme la nuit. Le montage fait revivre non seulement les images mais aussi tout l'ensemble, il crée un monde à voir et à regarder. Si l'on pense que ce monde qui a été créé pour être vu est une image du réel, ce regard est-il celui du réel ?

L'image nous marque par ce qu'elle dit. On peut alors s'oublier, se retirer de son corps, avec le risque de disparaître.

65

\*

Face à la ruine, un monde continue – apparemment ce n'est pas le même. Mes yeux fixent la façade mouillée. Je vois des silhouettes défraîchies qui déambulent dans les clignements du temps. Le vent libère l'odeur persistante d'humidité qui s'accroche aux murs.





\*

De loin, les silhouettes nous murmurent leur chants, leurs  
anciennes paroles.

\*

Le vent ne nous appartient pas, il choisit de souffler où il  
veut, la lumière du ciel crée des ombres grasses, le vent  
nous emporte, il nous fait tenter de voir *le dehors* de notre  
corps, il nous force à prendre conscience de notre propre  
présence à travers le monde extérieur.

66

Que tout puisse aller mieux dans l'ombre du vent

\*

Il neige au village – au village seulement. Le bruit du  
monde de cet instant est sublime, absorbé par le froid.

\*





Si je regarde de l'extérieur, le son parvient jusqu'à mon oreille. Une fenêtre sans vitre devient un paysage, le calme murmure en hiver, la neige absorbe le son. Le froid rentre par les petits trous. Le noir reste noir et les fenêtres ne se referment pas. On occupe un espace ou l'espace s'occupe de vous.

\*

Les cadres d'intérieurs, les chambres non rangées, les pièces sans lumière, des fenêtres ouvertes, un courant d'air froid, les piles de couvertures sur les lits. Les chambres sont vides, le soir tombe.

67

\*

Les couloirs résonnent de pas ; les couleurs aussi.  
Les hommes montent les escaliers sans apparaître dans l'image.  
Le son agite les silhouettes et les dote d'un mouvement rythmé.

Le couloir reste vide et sombre.





\*

Une lumière au fond de l'image, les silhouettes passent devant pour atteindre leur chambre un peu froide.

\*

La chambre est pleine de visages jeunes et vieux.

Lumière avalée. Comme préservée dans cette pièce pour ne pas s'éteindre – d'où vient-elle ?

68

\*

On voit des visages, des couleurs, des matières, des peaux, des murs ou des cicatrices, des formes d'identité, d'éternité. On entend les langues des mots, les bruits...

\*

Le silence d'une personne qui crie. Une silhouette qui ne peut rien dire, il fait vite sombre.





\*

L'obscurité fait émerger de nouveaux bruits.

\*

Si le film est presque muet, c'est parce qu'il est focalisé sur ces figures silencieuses, bien que leur lutte soit très bruyante. Le film dévoile peut-être le côté obscur, non montré par la politique aujourd'hui. Comme des traces de vie qui apparaissent à l'image. Tout simplement par leur visage.

69

Le film doit vous garder à l'abri.





\*

Lorsque j'écris ou je travaille au montage, c'est comme si je dessinais un espace mais ne savais pas comment cadrer sur le moment même. Alors j'attends, je laisse le film, les phrases telles quelles sont. Je leur donne une place perdue dans les histoires. Après quelques jours, je peux y retrouver la présence entière d'autre chose, indéfinie mais venue de loin.

\*

70

L'histoire perdue est à la recherche de voix.

\*

Il n'y a pas de mot qui signifie bien le cadre sans limites ou sans bords. Il n'y aurait pas d'images s'il n'y avait pas de cadre auquel elle peuvent se tenir.





\*

La réflexion de l'image est dans nos yeux. Elle expire contre les murs fantômes de la salle. Tout est donné à l'audience. Une balade de la lumière qui creuse dans un film et transperce l'écran. L'oeil. L'image est à ce moment là éternelle, mais juste à cet instant. L'image même continue à vivre hors du cadre, hors du temps réel. L'instant présent devient un passé qui s'impose autant que le maintenant, et qui éveille en nous un sentiment de familiarité.

\*

Le regard est partout. Il se perd. Il est en mouvement jusqu'à la fin d'un film ou d'une vie. Il ouvre les yeux dans le film lui-même. En salle, ils peuvent même se fermer. L'image ne définit pas seulement un monde. Qu'il soit réel ou pas, le monde que nous voyons à l'écran n'est pas complètement sincère, mais le film est vrai.

\*

Le regard ne s'arrête plus sur la lumière projetée à l'écran, mais elle le traverse. Un passage s'ouvre, l'image acquiert une profondeur. C'est la relation entre le temps, le son et l'image qui forme la réalité de ce que nous voyons, un film.





\*

Dans une salle noir au cinéma, le temps va s'assoir en face de moi.

\*

Le moment où on ne parle pas, mais où on regarde. Le cinéma. Le temps qu'il me faut pour répondre à ce que j'ai vu est le temps de m'endormir. Je retrouve quelques réponses urgentes mais vagues quand je me réveille.

72

\*

Un instant poétique qui devient politique.





\*

## Un son

Il meurt progressivement entre des murs de pierre. Au milieu d'un espace fermé, un son est lancé. Il ricoche. Le son s'échappe, il n'a jamais voulu rester en place. Il veut continuer à se déplacer mais il s'essouffle. Les murs de pierre l'enferment, le son résiste et tente de fuir. Le froid et l'humidité des pierres figent le son, et le silence s'installe.

Très calmement, le silence attaque le son vivant et s'y propage.

73

\*

Un instant au ralenti, scruté précisément : entre le son et le silence, au moment où ça bascule, que se passe-t-il exactement ?

\*

Le silence a toujours été là. Dans le son qu'il habite, dans le son qui l'habite.





\*

Le son *est* le début du silence ; le silence *est* la fin du son.  
Le son *est* la fin du silence ; le silence *est* le début du son.

Le son et le silence.

\*

la pluie s'est arrêtée





\*

Le son qui s'échappe, qui n'a jamais voulu rester sur place,  
qui veut continuer à voyager.

\*







*Sans savoir pourquoi  
j'aime ce monde  
où nous venons pour mourir*  
– Natsume Sôseki <sup>4</sup>

Il pleut dans chaque pays.

---

<sup>4</sup> NATSUME Sôseki, “Dérives n° 1 autour de Jean-Claude Rousseau” in *Dérives.tv*, consulté le 2 mai 2017







Rédigé avec le soutien de Margaux

\*

Merci

Medoune Ndiaye, Thierno Ball, Abdulkarim Blaila  
Ahmed le père, Bonne-Maman, Miki Ambrozy, Herman  
Asselberghs, Eva Claus, Bruno Coppens, Niels Coppens,  
Margaux Dauby, Evert De Maeyer, Stoffel Debuysere,  
Robbrecht Desmet, Saïd Elouizi, Fairuz, Anne Flamey,  
Hilde Geets, Anne Panier, Paulo Rietjens, Jean-Claude  
Rousseau, Charlotte Strick, Tom Torbeyns, Els Van Riel  
à tous les occupants





*Impression Graphius Group, mise en pages Merrien Coppens avec le soutien de Joris Kritis*

